

# LA POSTURE COMBATIVE ET LA POSTURE COMPRÉHENSIVE DANS LES LIBÉRATIONS SOCIALES

Les hommes peuvent-ils se libérer de leurs déterminismes sociaux ?

Pour Pierre Bourdieu, seule une socioanalyse approfondie des conditionnements sociaux peut ouvrir un espace de liberté. La sociologie clinique, que nous référerons ici à Vincent de Gaulejac, reproche à cette démarche de faire prévaloir le combat sur la compréhension et de bloquer ainsi toute réflexivité et toute libération. Le présent article rappelle qu'à côté de la disposition combative, la disposition compréhensive joue elle aussi, dans le travail de Pierre Bourdieu, un rôle considérable et souvent méconnu. Notre thèse est que la conjonction entre compréhension et combat est présente dans tout mouvement de libération sociale. Nous la mettrons en évidence à trois échelles différentes : la violence symbolique entre deux sujets, la domination macro-sociale et l'oppression clanique dans une collectivité professionnelle.

Par **Claude QUANTIN\***

---

## INTRODUCTION

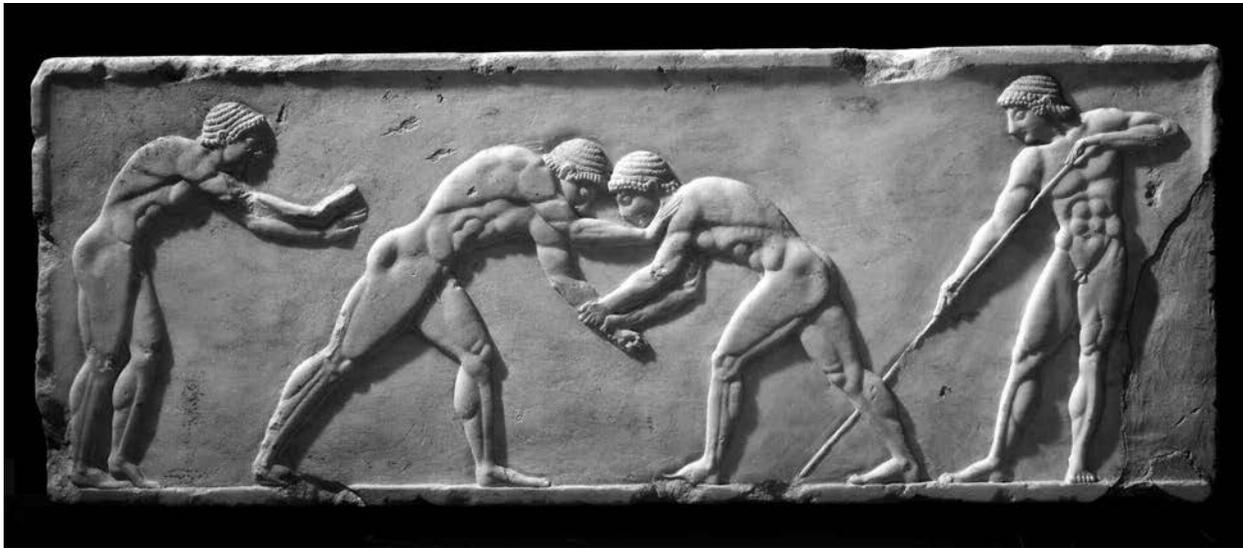
Les hommes peuvent-ils se libérer des déterminismes sociaux qui pèsent sur eux ? Si oui, dans quelle mesure, et de quelle façon ? Nous reprenons ici cette très ancienne question à la lumière des catégories de posture compréhensive et de posture combative.

La définition de la méthode compréhensive donnée par Max Weber est fondatrice en sociologie

(WEBER, 1922). Elle consiste à identifier les motifs subjectifs des conduites sociales et caractérise pour cet auteur le *mode de connaissance* sociologique. Nous prenons, en ce qui nous concerne, cette notion dans le sens dérivé et étendu de *posture pratique* qu'elle a progressivement acquise dans des

---

\* Sociologue, Consultant auprès des hôpitaux et établissements médico-sociaux.



« Quelles sont les vertus respectives de la posture compréhensive et de la posture combative, en matière de libération sociale ? Quelles sont leurs limites ? Existe-t-il des cas où elles conjuguent leurs atouts ? », bas relief en marbre représentant des lutteurs lors d'un combat (500-510 avant JC), musée archéologique, Athènes.

courants sociologiques et psychologiques assez divers de par leurs origines théoriques (psychanalyse, psychologie dite non directive, sociologie clinique...), mais confluant en une même disposition d'esprit centrale. Celle-ci dispose le sociologue ou le psychologue à rencontrer les sujets dans leurs mondes mentaux propres et à *com-prendre* (à *prendre avec soi*) leurs perceptions du monde, puis, s'ils le souhaitent, à les accompagner dans la transformation de leurs rapports à autrui.

Quant à la notion de combat, nous la prenons dans le sens courant du verbe combattre, c'est-à-dire « porter et recevoir des coups entre adversaires ». Nous donnons à ce terme une acception très générale, considérant qu'il y a autant de formes de combats que d'espèces de coups : sarcasmes, dénonciations, menaces, pressions de toutes sortes... Mais dans tous les cas, comme l'a dit le général de Gaulle dans un raccourci saisissant : « Combattre, c'est souffrir et frapper ». La posture combative dispose donc ... à souffrir et à frapper.

Quelles sont les vertus respectives de la posture compréhensive et de la posture combative, en matière de libération sociale ? Quelles sont leurs limites ? Existe-t-il des cas où elles conjuguent leurs atouts ?

Telles sont les questions qui guideront notre analyse. Notre examen empruntera trois entrées.

La première est constituée par le versant *praxis* (1) de la sociologie de Pierre Bourdieu. La pratique poli-

tique de ce sociologue est souvent réduite aux critiques et aux dénonciations très médiatisées de phénomènes macro-sociaux qui ont marqué la dernière partie de sa vie (soutien à la grève de la SNCF de 1995, critiques du champ journalistique, dénonciation de la suprématie du champ financier...). En revanche, sont souvent méconnus les autres dispositifs qu'il a conçus et mis en œuvre pour soutenir des processus de libération sociale. Nous voudrions ici en déployer l'éventail et montrer que la place importante que l'empathie occupe dans son travail est souvent ignorée.

Notre seconde entrée est constituée par la critique que Vincent de Gaulejac effectue de cette *praxis* dans un article plein de sagacité (GAULEJAC, 2008). Dans ce texte, il estime en effet que la *posture de dénonciation* a trop souvent tendance, chez Pierre Bourdieu, à l'emporter sur la *posture clinique de compréhension*, et que ce primat de la *posture guerrière* entraîne chez ceux qui sont attaqués des réactions défensives qui bloquent ainsi tout travail réflexif. Ce travail de Vincent de Gaulejac est précieux à deux titres : d'une part, il incite à affiner l'analyse du versant politique de l'œuvre de Pierre Bourdieu et, d'autre part, il offre un remarquable témoignage sur la mise en œuvre de la posture compréhensive par le *peuple clinicien*.

La troisième entrée, enfin, est constituée de notre longue expérience de l'accompagnement des changements collectifs dans des hôpitaux (QUANTIN, 2010). Celle-ci nous a enseigné que les sujets peuvent *réellement* se libérer – individuellement et collectivement – de la violence symbolique, de l'oppression clanique et de la terreur despotique. Ces libérations sont difficiles et assez rares, mais elles sont possibles. Nous montrerons comment elles

(1) Nous prenons ce terme dans le sens aristotélicien de partie de la philosophie portant sur les relations entre les hommes. La *praxis* contient la politique (à l'échelle collective) et l'éthique (à l'échelle individuelle). Aristote l'oppose à la théorie, celle-ci portant sur les idées, et à la poésie, qui concerne la création d'objets extérieurs à l'homme (Aristote, *Métaphysique*, E, 1).

articulent la posture de compréhension et la posture de combat.

## PIERRE BOURDIEU : DE L'OBJECTIVATION À LA COMPRÉHENSION

### La socioanalyse

Pierre Bourdieu a souvent dit combien sa conception de la liberté s'apparente à celle de Spinoza : il faut connaître ce qui nous enchaîne pour pouvoir nous en libérer. Appliquée au monde social, cette conviction fonde la démarche de la *socioanalyse* :

- pour commencer, il faut cesser de se bercer d'illusions quant à la liberté du sujet : « Ce que je reproche à ceux qui invoquent à tout va la liberté, le sujet, la personne, etc., c'est d'enfermer les agents sociaux dans l'illusion de la liberté, qui est une des voies à travers lesquelles s'exerce le déterminisme » (BOURDIEU, CHARTIER, 2010, p. 40) ;

- ensuite, il faut s'observer et s'analyser sociologiquement soi-même (individu ou groupe) afin de reconstituer l'enchaînement causal qui va de nos propriétés sociales à une partie importante de nos pensées, de nos goûts, de nos façons d'agir..., toutes choses qui nous semblent si évidemment personnelles ;

- enfin, c'est seulement en comprenant dans quelle mesure notre personnalité est la conséquence de nos caractéristiques sociales que nous pouvons agir sur ce qui nous conditionne, et reprendre, si peu que ce soit, une maîtrise de notre itinéraire social.

« *Nous naissons déterminés et nous avons une petite chance de finir libres ; nous naissons dans l'impensé et nous avons une toute petite chance de devenir des sujets* » (BOURDIEU, CHARTIER, 2010, p. 40).

### La torpille sociologique

Socrate, auquel le sociologue se référait souvent, avait l'habitude de questionner ses compatriotes, en particulier les notables athéniens, sur leurs métiers et de leur montrer, *in fine*, qu'ils ignoraient la nature de leur exercice professionnel (2). Socrate amenait ainsi ses interlocuteurs à prendre conscience de leur ignorance de ce qu'ils croyaient le mieux connaître. Ces enquêtes réjouissaient le groupe des disciples qui accompagnait le philosophe dans ses déambulations civiques. Mais elles réjouissaient beaucoup moins... leurs destinataires qui surnommèrent Socrate « la torpille » parce qu'à l'instar du poisson du même nom,

(2) Le général savait faire la guerre et être courageux, mais il ne savait pas ce qu'était la guerre ou le courage. Le mathématicien savait faire des mathématiques, mais il ne savait pas ce qu'étaient les mathématiques...

il plongeait ses interlocuteurs dans la stupeur. La société athénienne, nous le savons, finit par se venger du philosophe de la façon la plus définitive qui fût. L'itinéraire social de Pierre Bourdieu se rapprocha souvent de celui de son illustre prédécesseur (3), à ceci près que pour le sociologue, la ciguë fut remplacée par une sorte de lapidation symbolique...

Dans l'explication et la diffusion qu'il faisait de ses travaux, Pierre Bourdieu oscillait entre une transmission douce et le saisissement de son auditoire par une décharge de la « torpille sociologique ». Il commente cette ambivalence dans un passage de son entretien avec l'historien Chartier : « Lorsque je vais parler de sociologie à des non professionnels, je suis toujours partagé entre deux stratégies possibles. La première consiste à présenter la sociologie comme une discipline académique et, dans ce cas, j'obtiens un accueil intéressé mais précisément... académique. Ou bien je cherche à exercer *l'effet spécifique de la sociologie*, c'est-à-dire à *mettre mes auditeurs en situation d'auto-analyse* et, à ce moment-là, je sais que je m'expose à devenir le bouc émissaire de l'assistance. Par exemple, j'ai eu une expérience : quand je suis allé à la Philharmonique de Bruxelles (on m'avait demandé de venir exposer mes représentations de la sociologie de la musique), ce que je craignais est arrivé : ça a été un véritable *happening* et, pendant huit jours, on n'a parlé que de ça dans le milieu intellectuel de Bruxelles. Or, j'avais dit des choses tout à fait anodines, euphémisées, neutralisées. J'avais pris des précautions. J'avais en ligne de mire, dans l'assistance, une vieille dame très bien habillée, avec son sac à main sur les genoux... et j'avais un souci extrême de ne pas être choquant un seul instant ; donc, j'euphémisais au maximum. Malgré ça, je pense que la « vérité » sociologique (...) a une telle violence qu'elle blesse ; elle fait souffrir et, du même coup, les gens se libèrent de cette souffrance en la renvoyant sur celui qui, apparemment, la cause. » (BOURDIEU, CHARTIER, 2010, pp. 20-21).

Ce que Bourdieu nomme ici *auto-analyse* consiste à placer les auditeurs devant une sorte de miroir sociologique. Même s'il procède « en prenant des précau-

(3) Les titres et les contextes des entretiens et des conférences regroupés dans son ouvrage *Questions de sociologie* illustrent bien cette façon de faire de Pierre Bourdieu. Par exemple, l'entretien « Comment libérer les intellectuels libres ? » a été publié dans un support lu par les intellectuels, *Le Monde Dimanche*. De même, la conférence « Comment peut-on être sportif ? » a été prononcée devant des sportifs professionnels à l'INSEP (Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance).

(4) Par exemple, il n'est pas plaisant pour le travailleur social de découvrir que l'une de ses « valeurs » fondamentales – à savoir le rejet de la compétition sociale – a partie liée avec ses propres craintes d'échec dans le cursus scolaire. De même, le « brillant intellectuel » n'accepte que difficilement, voire pas du tout, l'idée que son aisance puisse reposer non pas sur un talent personnel, mais sur sa familiarité depuis l'enfance avec un certain nombre de codes explicitement répertoriés par la discipline sociologique, et ce depuis longtemps.



tions », ses destinataires se retrouvent cependant placés avec soudaineté devant une image d'eux-mêmes qui, souvent, les désarçonne, les choque ou les agresse (4). Au-delà de l'humeur batailleuse attestée (BOURDIEU, 2004, pp. 123 et suivantes) de l'homme Pierre Bourdieu, au-delà des combats dans lesquels il s'était engagé à l'échelle de l'Université ou de la société, il y a une violence inhérente à l'objectivation sociologique elle-même. C'est là une vérité d'expérience que chacun de nous peut vérifier. Nous supportons très mal que puisse être mise en doute l'idée que nous nous faisons de notre propre liberté. Tel est l'obstacle intrinsèque que toute « socioanalyse » doit surmonter pour pouvoir s'accomplir.

Le dispositif-miroir utilisé par Bourdieu est hybride quant aux dispositions qui le soutiennent. Dans un premier temps, l'auditeur (ou le lecteur) « prend des coups » plus ou moins sévères. L'image qu'il a habituellement de lui-même est brouillée, voire pulvérisée. Mais le sociologue escompte que ce choc provoquera, dans un second temps, l'accueil, par la personne, de sa propre nécessité objective.

On ne peut s'empêcher de penser, par analogie, à la violence toujours possible du dévoilement psychanalytique et à l'inutilité et au danger d'interprétations assénées brutalement de l'extérieur, communément

qualifiées de « sauvages ». On ne peut s'empêcher de penser, en poursuivant le parallèle entre socioanalyse et psychanalyse, à la *sagesse* d'une approche non violente qui permette à l'intéressé de s'approprier lui-même le décodage de ses symptômes selon les modalités qui correspondent le mieux à la nature de ses désirs et de ses craintes, ainsi qu'à l'énergie dont il dispose. Seule, semble-t-il, une telle démarche peut permettre à l'individu de « reprendre la main », si peu que ce soit, sur sa propre vie sociale.

#### Une auto-analyse provoquée et accompagnée

L'écriture de *La Misère du monde* est certainement l'entreprise la plus aboutie de « dés-ensauvagement » de la socioanalyse (BOURDIEU, 1993). Or, en lisant l'article de Vincent de Gaulejac, nous avons été intrigué par la manière *furtive* et « à contre-emploi » dont l'auteur mentionne cet ouvrage. Il se réfère en effet à cet ouvrage à la fin d'un petit passage entièrement consacré à la posture guerrière. « La posture guerrière », écrit-il, « est souvent celle que (Bourdieu) adopte en premier lieu : la connaissance est une conquête contre les résistances, les intérêts, les habitudes ; il faut forcer les consciences, dénoncer les aveuglements, dévoiler



© Coll. KHARBINE-TAPABOR

« Le dispositif-miroir utilisé par Bourdieu est hybride quant aux dispositions qui le soutiennent. Dans un premier temps, l'auditeur (ou le lecteur) « prend des coups » plus ou moins sévères. L'image qu'il a habituellement de lui-même est brouillée, voire pulvérisée. Mais le sociologue escompte que ce choc provoquera, dans un second temps, l'accueil, par la personne, de sa propre nécessité objective. », miroirs déformants dans une fête foraine, chromo publiée vers 1880.



ler les errements des collègues ; l'écoute doit être armée pour éviter tous les pièges de l'empathie » (GAULEJAC, 2008, p. 8). C'est là l'unique et... discrète évocation de l'ouvrage dans tout l'article. Le lecteur qui ne connaît pas ce livre est fondé à garder de cette agglutination l'idée d'un Pierre Bourdieu unilatéralement « guerrier », s'employant à extorquer à son interlocuteur l'aveu de sa véritable identité sociale. Or, c'est là un contresens total sur la nature de cet ouvrage.

En effet, loin d'être une apologie de la « posture guerrière », *La Misère du monde* constitue ce moment où Pierre Bourdieu et son équipe explorent le plus avant la possibilité d'équilibrer la violence de l'objectivation sociologique par une écoute approfondie du sujet. Cette étude consiste presque entièrement en des entretiens individuels sur « la difficulté d'exister » conduits auprès de personnes se situant dans des points très diversifiés de l'espace social. L'ambition de ce travail est de parvenir à saisir la personne dans sa double dimension de sujet et d'agent socialement déterminé. Enquêter auprès d'un individu, c'est à la fois l'accueillir comme sujet et comprendre que « l'auteur du discours est (aussi) le produit (de) sa trajectoire, (de) sa formation, (de) ses expériences professionnelles... ». Pierre Bourdieu qualifie ce type d'analyse sociologique d'« auto-analyse provoquée et accompagnée ».

Pour ce faire, « on s'est efforcé », écrit-il, « de tout mettre en œuvre pour réduire au maximum la violence symbolique qui peut s'exercer... Nous avons tenté, toutes les fois que c'était possible, de neutraliser un des facteurs majeurs de distorsion de la relation d'enquête en formant aux techniques de l'enquête des personnes qui pouvaient avoir accès, sur le mode de la familiarité, à des catégories d'enquêtés que nous souhaitions atteindre... Lorsqu'un jeune physicien interroge un autre jeune physicien (ou un chômeur, un autre chômeur, etc.), ses questions n'ont aucune raison d'apparaître comme menaçantes ou agressives, parce que son interlocuteur sait parfaitement qu'il partage avec lui l'essentiel de ce qu'elles l'amènent à livrer, et du même coup les risques auxquels il s'expose en les livrant ».

Pour les enquêtés, l'auto-analyse accompagnée est une « occasion de *s'expliquer*, au sens le plus complet de ce terme, c'est-à-dire de construire leur propre point de vue sur eux-mêmes et sur le monde et de rendre manifeste le point, à l'intérieur de ce monde, à partir duquel ils se voient eux-mêmes et voient le monde, et deviennent compréhensibles, justifiés et d'abord pour eux-mêmes. » (BOURDIEU, 1993, pp. 903 et suivantes).

Au final, « l'auto-analyse accompagnée » conjugue trois postures : *une posture explicative, une posture combative et une posture compréhensive*. L'explication par les déterminations objectives incite l'enquêté à combattre contre lui-même, c'est-à-dire, en réalité, contre

les connivences souterraines qu'il entretient avec telle ou telle oppression sociale. La compréhension de l'enquêteur et l'auto-compréhension de la personne interviewée soutiennent celle-ci dans son appropriation d'un espace de liberté limité mais réel, où elle devient le sujet de ses émotions, de ses pensées et de ses actions.

Variante : l'auto-analyse provoquée et accompagnée en groupe

Dans ma pratique de consultant, je propose une variante de cette démarche auprès des Instituts de Formation des Cadres de Santé, lesquels rassemblent des professionnels du soin se destinant à l'encadrement d'équipes paramédicales.

Après une présentation des concepts de capitaux, de champ, d'habitus, de violence symbolique, j'invite les étudiants à analyser une situation professionnelle vécue par l'un d'entre eux. Je leur demande de focaliser leur attention sur les symboles sociaux présents dans cette situation professionnelle et les effets qu'ils ont produits sur leurs émotions, leurs actions et leurs pensées. Ce travail se pratique en petits groupes (de cinq ou six personnes) et fait ensuite l'objet d'une restitution en grand groupe (de quinze à vingt personnes).

Le principe – classique, dans ce type de travail – en est que les partenaires de *l'analysant* soutiennent son expression et son analyse par leur écoute active : celle-ci comporte empathie, relances, reformulations, questions et suggestions *ouvertes*.

Dans cette situation, les participants bénéficient en outre d'une bienveillance mutuelle attribuable à leur familiarité professionnelle et estudiantine.

Lors de la restitution en plénière, l'un des points de vigilance de l'animateur « socioanalyste » porte sur la nécessité de faire porter l'analyse sur *l'abri apporté par la subjectivité collective* dans lequel les étudiants sont souvent tentés de se réfugier. En témoignent (par exemple) des expressions, très fréquentes chez les paramédicaux, telles que : « nous, les soignants », « nos valeurs », « eux, les médecins, ils se prennent pour des dieux »... Ces représentations qui cimentent un milieu doivent, elles aussi, dans une perspective de socioanalyse, être interrogées sous l'angle de leurs productions sociale et historique.

À chaque fois que ces conditions sont effectivement remplies, j'observe que ce dispositif évite une objectivation du type « épinglage » et permet une analyse *non violente*. Je suis toujours étonné par l'implication des participants et la subtilité de leurs analyses. J'observe que celles-ci rassèrent les individus, leur permettent de mieux comprendre leur situation et de prendre des décisions. Au final, elles leur permettent de se libérer d'un certain nombre d'oppressions sociales et de s'assumer un peu (plus) en tant que sujets.

Dans ce dispositif, la posture compréhensive aimante tout le travail d'analyse et débouche, lors du « retour dans le siècle », sur des décisions qui peuvent, le cas échéant, prendre la forme du combat.

### UN DÉBAT BOURDIEU / GAULEJAC ? SE LIBÉRER PAR LE COMBAT, OU PAR LA COMPRÉHENSION ?

#### La profession de foi de la sociologie clinique

Vincent de Gaulejac traite du rapport entre les postures de combat et les postures de compréhension en tant que telles dans le chapitre « Pour une socioanalyse clinique » de son article précité (GAULEJAC, 2008). Nous restituons la dynamique de cette argumentation car elle est, à nos yeux, très représentative des dispositions d'esprit qui prédominent dans le « peuple clinicien » (c'est-à-dire non seulement chez les sociologues cliniciens, mais aussi chez les psychologues cliniciens, les pédagogues, les soignants...).

Vincent de Gaulejac procède à une sorte de « slalom argumentatif » dans lequel il alterne des « portes » se situant du côté de la nécessité de la posture offensive et des « portes » se situant du côté de ses effets contre-productifs, comme dans la citation suivante, où nous mettons en italiques la critique de la posture de combat qu'il identifie chez Pierre Bourdieu : « On peut certes considérer que l'inconscient sociohistorique est source d'effets de pouvoir et de domination et qu'il existe des résistances fortes à toute analyse qui conduit à en élucider le fonctionnement. *Pour autant, comme la psychanalyse nous l'enseigne, il ne sert à rien de forcer les défenses, sinon à les renforcer davantage. La posture guerrière ne peut que susciter des positions combattantes, offensives pour ceux qui prétendent batailler pour la vérité contre des pouvoirs occultés, défensives pour ceux qui se sentent effectivement attaqués et sommés de légitimer ce qu'ils sont* ».

Après avoir passé toutes ces « portes », il livre sa propre position (filons la métaphore du slalom jusqu'au bout...) une fois la ligne d'arrivée franchie. Dans la citation suivante, nous mettons cette fois en italiques son commentaire préconisant la posture de compréhension : « la posture dénonciatrice a des conséquences contreproductives..., *alors qu'il s'agit d'abord de décrire les mécanismes de la domination, d'en démonter les fondements et de laisser aux sujets le soin d'en tirer les conséquences, quand bien même le chercheur peut désapprouver leurs choix... il convient d'accompagner les personnes qui souhaitent se dégager de la façon dont ils ont été socialement fabriqués.* » (GAULEJAC, 2008, pp. 8-10).

Cet énoncé a ceci d'un peu surprenant qu'il pointe précisément ce que le sociologue clinicien avait omis de restituer dans sa lecture de *La Misère du monde*. Ce que Vincent de Gaulejac nomme « socioanalyse cli-

nique » vise en effet à conjuguer, d'une part, l'explication de la production sociale du sujet et, d'autre part, l'empathie vis-à-vis du malaise ou du son désir de transformation de celui-ci. Si ce n'est pas de « l'auto-analyse provoquée et accompagnée », cela y ressemble à s'y méprendre !

En revanche, la posture offensive ne bénéficie pas, dans son examen, des mêmes égards que la posture compréhensive. Au-delà de quelques pétitions de principe sur la nécessité d'une posture de combat, Vincent de Gaulejac n'en précise ni le contenu ni les différentes variétés. La seule forme qu'il développe un peu est la dénonciation, pour aussitôt... la disqualifier.

#### La dénonciation, le ressentiment, le combat libérateur

Dénoncer, c'est « signaler comme coupable à la justice ». Si l'on prend ce mot dans son sens premier, quand Vincent de Gaulejac identifie une posture dénonciatrice chez Pierre Bourdieu, il veut dire que celui-ci signale tel ou tel individu aux juges comme ayant commis une faute et devant pour cela être sanctionné. Or, l'auteur reste évasif sur l'identité des juges ; nous en sommes donc réduits à former des conjectures à partir des indices qu'il sème dans son propos. Les juges ne sont sans doute pas assimilables à la communauté scientifique, dont l'auteur déplore qu'elle ne soit pas une référence constante pour Pierre Bourdieu. Les juges seraient donc les lecteurs et les auditeurs du sociologue et, le coupable, une des nombreuses personnes occupant une place de pouvoir et de notoriété dans la société que Bourdieu a publiquement fustigées, comme le faisait son illustre prédécesseur Socrate (5). La faute est presque toujours d'avoir manqué à la justice sociale, puis d'avoir maquillé ce manquement. La sanction est de se voir désigné à la vindicte publique. En somme, l'opération de dénonciation consisterait à offrir en pâture au public tel ou tel puissant. À notre sens, ce décryptage a le mérite de rendre raison de façon cohérente de ce thème récurrent dans le discours ordinaire d'hostilité à Bourdieu que Vincent de Gaulejac rejoint, là, tangentiellement. Si notre interprétation est la bonne, elle appelle trois types de remarques :

- a) Premièrement, les personnes accusées peuvent l'être injustement, et ce d'une façon plus ou moins cruelle. Mais tant que cela reste dans les limites du monde des puissants, les effets pour ceux qui sont étrangers à cette peuplade présentent le charme discret de l'exotisme.
- b) Deuxièmement, quand les étrangers au champ répondent à la sollicitation qui leur est faite – par exemple à travers les opuscules que Pierre Bourdieu a

(5) Parmi des dizaines d'exemples : Pierre BOURDIEU, « Contre-feux », *Raisons d'agir*, 1998, chapitres « Sollers, tel quel », « La pensée Tietmeyer »...

publiés, à la fin de sa vie, dans la collection *Liber/Raisons d'agir* – de s'ériger en juges publics et de s'indigner, de réprover ou de condamner, le phénomène change d'échelle. Se pose alors la question de la transformation d'une indignation en un combat libérateur.

c) Troisièmement, toute l'histoire sociale en témoigne, la dénonciation peut évoluer de deux façons opposées. Elle peut se transformer soit en ressentiment soit en processus libérateur. Le ressentiment est le « fait de se souvenir avec animosité des maux, des torts que l'on a subis (comme si on les « sentait » encore) ». Si la dénonciation prend cette voie, elle se nourrira indéfiniment d'elle-même : la colère devant l'injustice sociale devient rancœur, amertume, désir insatiable de vengeance. Par contre, si elle emprunte l'autre voie, elle peut enclencher un processus modifiant effectivement les relations entre les hommes et construisant des rapports sociaux plus justes. C'est pourquoi le critère décisif de la libération sociale est toujours, à un moment donné, la capacité de démêler ces deux fils. En réalité, si Vincent de Gaulejac assimile la posture de combat pour l'essentiel à la « dénonciation », il n'en précise pas clairement le domaine d'application, passant indifféremment de la relation duelle au champ intellectuel ou à la macro-société. Nous tenterons ci-après de sérier les différents domaines et d'identifier, pour chacun d'eux, les types d'articulation entre posture compréhensive et posture combative qui permettent à la dénonciation d'échapper au cercle du ressentiment et de se transformer en un processus libérateur.

## ARTICULER COMBAT ET COMPRÉHENSION DANS LES LIBÉRATIONS SOCIALES

### Le corporatisme de l'universel

Pierre Bourdieu présente la notion de « corporatisme de l'universel » dans la postface de son ouvrage *Les Règles de l'art*. Reprenant les conclusions de l'ensemble de son ouvrage, il rappelle que pendant une longue période historique, les intellectuels célèbres ont oscillé entre l'engagement dans la vie de la cité et le retrait dans la pureté de « l'art pour l'art » (BOURDIEU, 1992, pp. 459 et suivantes).

C'est seulement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que l'antinomie entre art social et art pour l'art est surmontée, avec le *J'accuse* (donc, une *dénonciation*) de Zola. En prenant la défense de Dreyfus contre le gouvernement et l'armée, Zola transgresse des valeurs dominantes de la société française de cette époque (le patriotisme, l'antisémitisme) au nom de valeurs transcendant la cité (respect de l'innocence, égale dignité des êtres humains).

Pierre Bourdieu identifie dans ce combat un archétype de lutte collective des intellectuels, qui s'est répété à plusieurs reprises, en France, depuis l'affaire Dreyfus, et qui peut, à son sens, servir de modèle pour d'autres luttes libératrices, aujourd'hui et demain. Il mentionne par exemple la « trahison » de Sartre et des « 121 » appelant au soutien à l'ennemi [Signature par 121 intellectuels d'une déclaration sur le droit à l'insoumission lors de la guerre d'Algérie, ndlr (Source : <http://www.monde-diplomatique.fr/>)], ou encore le combat pour l'avortement et la contraception et la pétition des « 343 salopes » affirmant avoir avorté... Dans le « corporatisme de l'universel », il y a conjugaison d'une posture combative enracinée dans l'autonomie du champ intellectuel avec une posture compréhensive généralisée à l'ensemble de l'humanité. C'est cette articulation qui permet, au final, d'échapper au cercle du ressentiment en créant de nouveaux rapports sociaux fondés sur des valeurs plus universelles que les précédentes. Il ne s'agit pas d'une conversion du sociologue à la philosophie, mais plutôt d'une mise en œuvre de valeurs universelles à l'aide de *dispositifs et de stratégies issus de la connaissance sociologique*.

### Le duel symbolique

À l'autre extrémité du spectre social, la domination s'exerce aussi dans le plus petit ensemble social qui soit, la réunion de deux personnes. La restriction ou la privation de liberté résulte alors très souvent d'un rapport de force symbolique (au sens que Pierre Bourdieu donne à cette notion). Des signes sociaux très corrélés à des positions de puissance sociale (type de vocabulaire, diction, gestuelle, façon de s'habiller, titre...) et portés par l'un des partenaires produisent sur l'autre des effets *réels* d'assujettissement :

- timidité, peur, honte, déférence... (quant aux émotions),
- soumission au mode de raisonnement du partenaire dominant,
- indécision, frilosité ou inhibition (au niveau de l'action).

Au cours de notre trajectoire de consultant en milieu hospitalier, nous avons recueilli une multitude de cas de violence symbolique. Celle-ci, pour des raisons tenant à l'histoire et aux processus de travail de l'hôpital, est particulièrement marquée entre les médecins et les autres soignants. Nous présentons ci-après une situation archétypique qui réunit des propriétés habituellement dispersées caractérisant le combat symbolique (QUANTIN, 2010, pp. 197-198).

Une étudiante d'un Institut de Formation de Cadres de Santé nous raconte sa prise de fonction en tant qu'infirmière dans un bloc opératoire, quelques années auparavant. Elle a une trentaine d'années. Française d'origine algérienne, elle se prénomme Djamilia. D'emblée, le chirurgien, qui est aussi le chef

de service, André de son prénom, la baptise « Conchita ». L'étudiante nous dit combien cette substitution a été pour elle douloureuse. Elle proteste auprès du chef de service, qu'elle appelle « Monsieur ». Celui-ci la débaptise et la rebaptise d'un nouveau prénom : « Louise »... Par la suite, en toutes circonstances, il l'appelle ainsi : « Bonjour, Louise », « Passez-moi la pince, Louise », etc.

L'exclusion symbolique de Djamilia se double (de) et entraîne une exclusion pratique. L'exécution d'une grande partie des gestes techniques lui est interdite par le chef de service. Cette situation est de plus en plus insupportable pour l'infirmière. Elle n'en dort plus. Un matin, au réveil, elle trouve la solution. Elle prend son service à l'heure habituelle. Le chef de service l'accueille, comme toujours, d'un retentissant « Bonjour, Louise ! ». Et elle lui répond, sur le même ton : « Salut, Léon ! ». Stupeur d'André, qui se décompose. C'est l'étudiante qui a dû ...l'aider à retrouver la parole.

À partir de ce jour-là, plus rien ne fut comme avant. La violence symbolique du chef de service cessa. Il l'appela par son vrai prénom. Elle fut admise à pratiquer les gestes techniques auxquels elle n'avait pas accès précédemment. Elle développa des compétences propres. Enfin, elle devint membre à part entière de l'équipe : l'égalité et la réciprocité entre les personnes étaient restaurées.

Ce cas illustre une pratique de domination symbolique, particulièrement violente, celle qui vise le noyau de l'identité symbolique de la personne, son *nom propre*.

Dans un premier temps, la personne est privée du symbole qui la personnalise aux yeux des autres. Dans un second temps, ce symbole personnel est remplacé par une appellation offensante. La répétition permanente de l'offense renforce l'assujettissement de la personne « débaptisée », et rend avec le temps de plus en plus difficile pour elle toute rébellion. Cette situation illustre également le fait que les attaques symboliques ne sont pas seulement des attaques de « pure forme », comme le sens courant et affadi du mot « symbolique » pourrait le laisser entendre. Les frappes symboliques produisent au contraire des *effets réels*, par exemple, ici, l'impossibilité d'accéder à certains actes techniques.

Ce cas montre aussi qu'à l'inverse on peut combattre l'emprise sur les esprits par des moyens qui sont eux aussi symboliques. Contrairement à ce que pose Vincent de Gaulejac, d'une façon un peu indifférenciée, on constate que l'adoption par le dominé d'une posture offensive dans les situations duelles d'oppression symbolique, loin de renforcer les défenses du dominant, peut faire tomber celles-ci. La contre-attaque symbolique lave l'offense et annule l'objet du ressentiment. Loin de « bloquer » la situation, elle ouvre un nouvel espace de coopération et de *compréhension* ; parce qu'il brise le cercle

du ressentiment, le combat symbolique est un combat libérateur.

La posture combative elle-même peut se cultiver à partir d'un travail d'auto-analyse préalable (Quels sont les vocables, les intonations, les mimiques par lesquels je (nous) me sens déprécié, qui m' (nous) intimident ? Quels sont les termes, les intonations, les arguments que je (nous) n'ose(ons) pas employer parce qu'ils m'apparaîtraient présomptueux ? Quels sont ceux qui me (nous) donneraient de l'assurance ?...)

Au bout du compte, dans la relation duelle, la libération d'une domination symbolique dépend pour l'essentiel de la posture combative. Dans ce registre, la posture compréhensive peut venir en appui, en amont du combat. Elle peut aussi, lorsque celui-ci est fructueux, ouvrir, en aval, de nouvelles voies de compréhension.

### Le combat libérateur du collectif de travail

La domination sociale s'exerce aussi dans la collectivité professionnelle. À cette échelle, comme à celles du macro-social et du « deux social », la dénonciation de la domination peut se nourrir indéfiniment d'elle-même. Mais, très souvent, lors d'une *intervention* (QUANTIN, 2010, pp. 91-94, 118, 237-240) – c'est-à-dire lors d'un changement collectif assisté par des consultants externes –, à force de *mettre en travail les demandes* du groupe, une autre dynamique se forme. Les acteurs voient alors dans ce travail une chance historique de changer par eux-mêmes les relations au sein de la collectivité et de « tuer un certain nombre d'injustices ». Chaque intervention suit un itinéraire particulier, mais elles ont toutes en commun certains passages obligés dans lesquels les postures de combat et celles de compréhension sont décisives.

### L'autonomie vis-à-vis des normes

Pour aboutir dans un combat libérateur collectif, il faut que le collectif professionnel agisse selon sa propre loi, comme le terme *autonomie* l'indique. Pour cela, il doit *se détacher* de l'autorité des normes, ces représentations qui régissent *de l'extérieur* les conduites sociales de façon quasi automatique. Ce sont les normes de l'habitude (on a toujours pratiqué de cette façon, alors on continue), du respect des procédures (il faut *codifier* pour objectiver nos actions, assurer leur traçabilité, améliorer la performance...), de la soumission au despote (que voulez-vous dire à une telle ? On s'exécute, c'est tout. On l'évite, quand on peut), de l'intimidation hiérarchique (que pouvez-vous faire quand c'est le supérieur hiérarchique lui-même qui vous le demande ?), etc.

Le détachement des normes considéré en tant qu'état n'est pas un « combat ». Mais cette position est rare-

ment acquise d'emblée et requiert, presque toujours, au préalable, un *détachement actif*, et donc une lutte (QUANTIN, 2010, pp. 192-194).

Sur le registre collectif, nous avons montré comment un dispositif d'intervention *latéral* au fonctionnement établi aide les professionnels à se détacher de la férule des normes (QUANTIN, 2010, pp. 91-118). Souvent, ce nouvel espace *émancipé* se heurte lui aussi au mode de fonctionnement antérieur, ce qui entraîne alors une nouvelle séquence de lutte collective.

#### La mise à bas du clanisme

Dans une intervention, l'appel au consultant extérieur est presque toujours motivé par un *problème indicible de relations*, que les acteurs ont enkysté, mais qui leur pèse et qu'ils ne sont pas en mesure de résoudre par eux-mêmes. Sa résolution ne dépend qu'en partie de la posture compréhensive. La mobilisation de la posture combative est elle aussi indispensable. C'est celle-ci que je voudrais ici mettre en lumière, car elle est, à mon sens, très souvent sous-estimée par le « peuple clinicien ».

Nous fûmes, il y a un certain nombre d'années (QUANTIN, 2010, pp. 137-149), sollicités par le directeur des Soins, membre de l'équipe de direction d'un CHU, pour construire une POLitique de FORMation en Service de Soins Infirmiers (que nous appelâmes POLFORSSI). Cette opération était ambitieuse de par le nombre et la position institutionnelle des acteurs concernés (les infirmiers généraux, le service Formation continue, le DRH, toutes les organisations syndicales représentatives, tous les cadres infirmiers de l'établissement...). Ambitieuse, elle l'était aussi parce qu'en plus d'objectifs de formation, elle se fixait expressément un objectif d'*intervention*, et ce dès le départ, un objectif qui consiste à installer une « règle du jeu » de la formation au sein du CHU.

Rétrospectivement, on peut penser que l'expression « règle du jeu » présente dans la commande était un symptôme du « problème indicible ». Nous découvrîmes progressivement que celui-ci consistait en l'existence d'un clan réunissant une partie de l'équipe de direction et la chef du bureau de la Formation. Ce petit groupe détournait depuis des années une partie du budget formation à son profit, s'arrogeait les pleins pouvoirs sur les orientations de formation et confisquait toute l'élaboration du plan de formation grâce à un double-fond institutionnel. La chef du bureau de la Formation était la véritable cheville ouvrière de ce système en assurant une fonction de « douanière » entre ces deux mondes parallèles.

L'obscurité la plus totale recouvrait les modalités de construction des plans de formation, d'arbitrage, d'information des personnels, d'évaluation des actions... Dans ce domaine, la quasi-totalité des professionnels était maintenue dans un rapport d'assujettissement et d'infantilisation.

Une « dénonciation » n'est pas la seule origine possible d'un combat. Dans cette situation, notre entrée fut « *légiférante* ». Nous élaborâmes une « constitution » formalisant nos finalités en matière de formation. Nous traduisîmes ensuite celles-ci en « lois » et en « décrets », autrement dit, en critères, en procédures et en dispositifs humains permettant leur mise en œuvre. Enfin, nous soumîmes cet édifice législatif à la validation de la collectivité.

Le combat advint dans un second temps. Ce fut celui d'un nouveau système naissant *portant des coups* au système antérieur. Ce fut un *combat collectif donnant force à la loi*.

Le mouvement « légiférant » avait déjà acquis une grande énergie quand le premier accrochage avec l'ancien système eut lieu. C'est le DRH, supérieur hiérarchique direct de la « douanière », qui ouvrit les hostilités. Il tança vertement l'infirmier général pour avoir pris l'initiative de présenter à tous les cadres de santé du CHU la proposition de règle du jeu élaborée par POLFORSSI. Or, jusque-là, il n'existait pas de document de référence officiel dans l'établissement ! En étant les premiers à formaliser une loi, l'ensemble des acteurs impliqués dans « l'invention collective du changement » rejetait la Direction, aux yeux de tous, du côté obscur de l'organisation. C'est ce qui a motivé le coup de colère du DRH.

Celui-ci tenta de combler son retard en demandant aux deux consultants d'aider le service de Formation à produire une « loi officielle de l'institution ». Mais la chef du bureau de la Formation était sur la défensive. Très proluxe sur les normes que devaient suivre *les autres* (les « demandeurs » de formation) vis-à-vis du service... donc d'elle-même, elle restait évasive sur les règles qu'elle devait elle-même respecter, et sur le contenu des principes applicables à tous.

En conséquence, le document finalement élaboré par le bureau de la Formation resta inabouti. Mais surtout, il n'y avait pas unicité de la loi. Nous nous trouvions donc devant deux *documents parallèles* ayant chacun vocation à énoncer la règle du jeu.

Le DRH prit alors une dernière initiative pour tenter de résoudre définitivement cette question. Il demanda aux deux parties de réaliser un document commun. Nous constituâmes donc un groupe mixte. Heurté, difficile, ce travail releva de la guerre de position. Mais POLFORSSI était en position de force. Il s'appuyait sur une large alliance. Il avait été officiellement adjoint au service Formation. Et surtout, la logique d'une loi symbolique s'appliquant à tous de la même façon s'était imposée. Un document final unique fut élaboré. Il consacrait l'abandon de la logique clanique. Ce changement historique fut validé par l'ensemble de la communauté professionnelle (les cadres de santé, les représentants du personnel au comité technique paritaire et le *nouveau* directeur général).

La mort de l'ancien système entraîna l'élimination de ses acteurs-clés. Les directeurs, qui construisaient le

plan en dehors de toute référence collective et qui émargeaient au budget de la formation en sus de leur salaire, furent désormais soumis à la loi commune. Un peu plus tard, la responsable du service Formation démissionna. Le directeur des Ressources humaines fut muté dans une fonction... logistique.

Une intervention « légiférante » comme celle-ci a vocation à rassembler *toutes* les composantes de l'organisation autour de l'élaboration de fins communes, de dispositifs et de procédures applicables à tous. La création de ce nouveau monde se heurte inévitablement à l'arbitraire et aux privilèges de l'ancien monde. C'est la raison pour laquelle une *compréhension étendue à l'ensemble de la collectivité implique de combattre l'arbitraire de quelques uns*. Le mode de fonctionnement de l'ancien monde et le pouvoir de ses acteurs-clés disparaissent de façon simultanée.

Ce type de combat collectif libérateur, à l'instar du duel symbolique victorieux, brise le cercle de l'hostilité impuissante parce qu'il *supprime l'objet du ressentiment* : ici, le clan confisquant la formation continue dans l'établissement.

## CONCLUSION

Nous avons montré que les dispositions compréhensive et combative constituent l'une comme l'autre des accès à la libération sociale, que ce soit à l'échelle de la relation duelle, à celle de la collectivité professionnelle ou à l'échelle macro-sociale.

La sociologie clinique – que nous référons à un article, à notre sens majeur, d'un auteur très représentatif de ce champ, Vincent de Gaulejac – privilégie la voie de la compréhension et fait preuve d'une grande réserve, voire d'une prévention, vis-à-vis de la posture combative. Sur le fond, ce courant reproche à la posture offensive sa nature *dénonciatrice* qui bloque les positions respectives des adversaires et rend impossible toute analyse et toute com-

préhension mutuelle et, par voie de conséquence, toute libération sociale des uns et des autres (6).

De nombreux conflits ont en effet pour origine la dénonciation d'une situation d'injustice et d'assujettissement. Mais la dénonciation peut évoluer de deux façons opposées. Elle peut se transformer en un ressentiment se nourrissant indéfiniment de lui-même. Ce processus empêche alors toute libération sociale, ce qui justifie pleinement la prévention de la sociologie clinique envers la posture combative.

L'autre évolution consiste à *supprimer l'objet du ressentiment*, c'est-à-dire la domination d'une partie sur l'autre. Ainsi, à l'échelle duelle, la contre-attaque rétablit l'égalité symbolique entre les partenaires. À l'échelle institutionnelle, l'anéantissement de la domination d'un clan (ou d'un despote) assèche la source même de la souffrance et de la rancœur sociales. À l'échelle macro-sociale, enfin, la mise en œuvre de valeurs plus universelles que celles qui avaient force de loi antérieurement supprime l'oppression d'une partie de la société sur l'autre.

La question des vertus respectives des dispositions compréhensives et offensives dans les processus de libération sociale est d'autant plus ardue que *ces deux postures doivent à la fois se conjuguer et s'exclure mutuellement*.

La conjugaison de ces deux attitudes s'effectue selon des configurations propres à chacune des échelles sociales. Dans le duel symbolique, la posture combative est centrale et la posture compréhensive vient en appui préalable, ou en résultante. Dans la libération d'un collectif professionnel, la compréhension est au principe de l'élaboration de références communes, mais le combat est décisif dans « l'autorisation à penser » et dans la mise en œuvre. Quant aux mouvements de libération de la « grande société », nous suivons les analyses de Pierre Bourdieu montrant qu'ils résultent de l'équilibration rigoureuse d'une compréhension généralisée à l'ensemble de l'humanité et d'une lutte ancrée dans l'autonomie du champ intellectuel.

À l'inverse, compréhension et combat doivent impérativement se disjoindre à plusieurs moments. Par exemple, le moment même de la mise à bas de l'arbitraire (sous sa forme clanique ou despotique), ce moment que la tradition psychanalytique nomme « meurtre symbolique », exclut, par principe, toute empathie. En revanche, après l'anéantissement de la domination, le « renoncement pulsionnel » à toute vengeance s'impose. Cette dernière étape exclut donc nécessairement toute attitude guerrière (FREUD (1912-1913), 1929). Dans les libérations sociales, posture compréhensive et posture combative-qui-surmonte-le-ressentiment sont indissolublement liées, du fait qu'elles se fondent toutes les deux sur *l'Universel*. La disposition de compréhension permet de rencontrer chez *tous les hommes* les craintes, les désirs et les idées qui sont au principe de leur existence même.

De la même manière, la disposition de combat surmontant le ressentiment se soumet à des fins *faisant*

(6) Les cliniciens en général et les sociologues cliniciens en particulier se montrent extrêmement réservés devant la posture combative. Leur premier réflexe est toujours de penser que la voie de la compréhension est préférable à celle de l'affrontement. Une socioanalyse du « peuple clinicien » serait à cet égard certainement instructive. Esquignons ici quelques hypothèses à ce propos. Toutes les espèces cliniciennes (psychologues, pédagogues, travailleurs sociaux, une partie des soignants, des consultants, des sociologues) ont en commun le fait de régler leur travail sur la demande et l'expérience propres de la personne destinataire de leur prestation. La perfectibilité humaine est une « valeur » qui dirige leur exercice. Leur mode de travail principal (entretiens, enquêtes, transmission de connaissances...) les tient, contrairement aux sociologues d'intervention, le plus souvent à l'écart du vif des rapports de forces internes aux collectivités sociales. Enfin, ils ont souvent par eux-mêmes, dans leurs antécédents sociaux ou dans leur caractère, des prédispositions à la réceptivité vis-à-vis d'autrui. Pour toutes ces raisons, ils sont enclins à cultiver et à développer des dispositions compréhensives. Au final, tout leur itinéraire social les écarte des positions de combat, y compris dans des cas où la lutte est indispensable pour se libérer d'une domination.

*référence pour tous les hommes*, quelle que soit l'échelle considérée : duelle, institutionnelle ou macro-sociale. C'est pourquoi l'expérience et les connaissances accumulées par la socioanalyse, la sociologie clinique et l'intervention dans les collectifs professionnels peuvent nous aider à accomplir – même partiellement – la grande promesse des Lumières, celle qu'Emmanuel Kant définit ainsi :

« Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable » (KANT, 1784). ■

---

## BIBLIOGRAPHIE

BOLTANSKI (L.), *La dénonciation*, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n°51, pp. 15-25, 1984.

BOURDIEU (P.), *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992.

BOURDIEU (P.), *La misère du monde*, Seuil, 1993.

BOURDIEU (P.), *Esquisse pour une auto-analyse*, Raisons d'agir, 2004.

BOURDIEU (P.) & CHARTIER (R.), *Le sociologue et l'historien*, Agone et Raisons d'agir, 2010.

FREUD (S.), *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1965 (1<sup>ère</sup> édition 1912-1913).

FREUD (S.), *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971 (1<sup>ère</sup> édition 1929).

GAULEJAC (de) (V.), « La sociologie clinique entre psychanalyse et socioanalyse », *Sociologies, Théories et recherches*, mis en ligne le 27 avril 2008.

KANT (E.) (1784), *Qu'est-ce que les Lumières ?*, traduction Flammarion, 2006.

QUANTIN (C.), *Hôpitaux : les vents contraires du changement*, Lamarre, 2010.

WEBER (M.), *Economie et société*, 1922, trad. Presse-Pocket Agora, 1995.